

Idées débats, tribunes

Jean-Michel Rabeux METTEUR EN SCÈNE ET AUTEUR DE THÉÂTRE

Si le public ne vient pas au théâtre, que le théâtre aille jusqu'à lui !

■ Avec « La Petite Soldate américaine », Jean-Michel Rabeux fait à nouveau la démonstration que le théâtre est fait pour repousser les murs qui empêchent l'accès à cet art. C'est le fil rouge de son travail, entre reprise de textes classiques ou contemporains et ses propres créations. Sur des scènes dédiées – avec un penchant certain pour les banlieues –, dans une collaboration au long cours (comme la dernière en date, avec la MC 93 à Bobigny, ou sa longue complicité avec le Théâtre de la Bastille, à Paris). Mais aussi « hors les murs », c'est-à-dire là où on ne l'attend pas. Avec cette histoire inspirée du scandale de la prison d'Abou Ghraïb – ces photos de détenus suppliciés par les militaires états-uniens, et notamment par l'une d'entre eux –, « le but c'est un théâtre qui peut se jouer partout, dans les théâtres évidemment, mais aussi ailleurs, dans les endroits les plus excentrés, les plus excentriques », persiste-t-il. Entretien.

HD. Vous jouez aussi bien dans les théâtres que dans des lieux atypiques, hors les murs...

JEAN-MICHEL RABEUX. J'aime cette diversification. Je suis un artiste, j'imagine des spectacles. Ils sortent sur le papier et ne peuvent pas toujours être livrés à tous les publics parce qu'ils demandent une culture, parce que la langue employée est plus complexe ou moins accessible. Dans ce cas, je les joue au Théâtre de la Bastille (un théâtre parisien – NDLR), devant un public plus restreint. Je ne les présenterai pas à des adolescents s'il y a des propos, des pensées qui ne peuvent pas leur être proposés. Au théâtre, il vaut mieux ne pas tomber sur des quiproquos. Je ne fais pas un spectacle pour plaire à tel ou tel. Une idée me vient et je me dis qu'elle peut fonctionner. « La Petite Soldate américaine » est un spectacle aussi riche, profond, complexe, impérieux et intelligent que « Le Cauchemar », plus difficile d'accès, que j'ai présenté au Théâtre de la Bastille. C'est juste une question de langue. Il est plus difficile de parvenir à conserver une profondeur avec des mots accessibles à tout le monde. Je me suis planté plusieurs fois.

HD. À qui s'adresse votre travail ?

J.-M. R. Dans les théâtres parisiens, je sais à qui je m'adresse. Je connais la constitution sociologique du public. Or ce type de travail hors les murs, comme avec « La Petite Soldate américaine », sert justement à aller chercher des publics dont on ne sait pas ce qu'ils vont être. Je les appelle le public

inattendu. Ce sont des spectacles inattendus pour des publics inattendus. On cherche à inventer des publics, à contacter des gens qui ne savent pas ce qu'est le théâtre, que le théâtre existe – c'est tellement loin d'eux. On a beaucoup travaillé ce spectacle devant des publics d'étrangers primo-arrivants qui ont des problèmes de langue, d'insertion professionnelle. On s'est beaucoup produit dans des

« **NOUS CHERCHONS À INVENTER DES PUBLICS OÙ L'HUMAIN SE RENCONTRE. DANS LA SALLE, DES FEMMES VOILÉES, ET SUR LA SCÈNE FRANCOPHONE DES CHANTS KABYLES.** »

foyers de travailleurs ou de femmes immigrés, ou face à des groupes d'apprentissage du français. C'est extrêmement enrichissant pour nous. Par-dessus les barrières de culture et de langue, l'humain se rencontre. Eram Sobhani, le conteur du spectacle, est français. Il est né en France, mais ses parents sont iraniens. Après la

création en 2013 au lycée Le Corbusier d'Aubervilliers, on a joué hors les murs dans un foyer de femmes maghrébines. Eram a commencé à jouer sans faire attention aux spectateurs. Au moment où sa partenaire a chanté, il a levé les yeux et a vu les spectatrices. C'étaient vingt-cinq femmes voilées. Cela l'a bouleversé. Pour l'archétype de l'acteur parisien, une femme voilée ne va pas au théâtre. Il n'est pas possible d'en avoir vingt-cinq comme spectatrices exclusives. Cela l'a fait pleurer parce que sa grand-mère était voilée. Et quand Corinne Cicolari, qui joue la petite soldate, se met à chanter en kabyle, il arrive que des youyous fusent. Pour des femmes kabyles, il était impossible qu'on chante dans leur langue dans une pièce française ! On se retrouve par l'humain. Le sujet traite de la guerre et de choses auxquelles ces publics ont bien souvent été confrontés, d'une manière ou d'une autre. Soit dans le réel soit dans l'imaginaire proche.

HD. Dans les conflits, les femmes sont généralement des victimes. Or votre personnage principal est une femme tortionnaire...

J.-M. R. Pour moi, l'archétype du bourreau n'est pas une femme. Cette photo avec ce bout de bonne femme féminine qui torture (1) augmente l'insupportable. Indéniablement, statistiquement, ce sont plutôt les hommes qui font la guerre, qui, à la tête des États, décident de les mener. C'est donc d'autant plus insoutenable et questionnant qu'une femme commette ces actes impossibles à suppor-



BENOÎT LINDER

ter. L'homme de théâtre que je suis n'a pas mésestimé le poids dramatique, de surprise, de scandale, de monstruosité que suscitait le sexe du bourreau. Non seulement elle est femme, mais elle chante superbement des chansons que le monde entier aime. Elles sont magnifiques, drôles, légères, joyeuses, gourmandes. Cette contradiction insoluble donne souvent du théâtre. Pour le spectateur, il semble impossible que cette petite bonne femme tire une balle dans la nuque. À partir de cette stupéfaction, j'espère amener du doute, donc de la pensée.

HD. Comment les publics réagissent-ils ?

J.-M. R. Les retours sont extrêmement chaleureux. Ils nous disent qu'ils sont reconnaissants qu'on vienne les voir. Ils voient bien qu'on n'est pas comme eux, même si cela rapproche que Corinne soit très « prolo » – son père était ouvrier dans les fonderies en Lorraine – et qu'Eram soit perse. Et la chanson kabyle chantée par Corinne est souvent reprise par des spectatrices ou des spectateurs. L'humain passe. Le spectacle est compréhensible par tout le monde, y compris par

« LA VISION D'UNE FEMME BOURREAU EST TERRIBLE, SURTOUT SI ELLE CHANTE. PAR CETTE STUPÉFACTION J'ESPÈRE AMENER DU DOUTE, DE LA PENSÉE. »

ceux qui ne comprennent pas bien le français. Au début, les gens peuvent être un peu dissipés parce qu'ils ne sont tout simplement pas habitués au théâtre. Au bout d'un moment, on les gagne. Parfois, ils trouvent le spectacle trop violent. Ils ont raison.

HD. Quelle est la réaction des jeunes ?

J.-M. R. Il y a un moment cruel qui n'a

pas été fait exprès. Le conteur dit : « Elle torturait les prisonniers et leur faisait se faire pipi dessus. » Ils rigolent en entendant le mot « pipi ». L'irruption d'une chose un peu sexuelle dans la torture les gêne et ils évacuent par le rire. Après, le texte dit que la soldate envoie des photos à sa famille et que les enfants rigolent en voyant les photos. Surtout quand ils se font pipi dessus. Les mômes qui, jusque-là, parlent parce qu'ils sont habitués à tout commenter, se taisent. Ils ont ri 10 minutes avant, donc ils se sentent cons. Tous les gosses peuvent être cruels, aucun n'est un salaud. Ils assistent à une saloperie. Elle les bouleverse. Ils se taisent en espérant que cela va finir mieux.

HD. À quelle tradition votre théâtre hors les murs se réfère-t-il ?

J.-M. R. Dans les années 1930, le groupe Octobre, proche du Parti communiste français, avec notamment les frères Prévert, allait dans les usines pour questionner la classe ouvrière sur les problèmes politiques. Cette tradition du théâtre populaire a été reprise par Jean Vilar. C'est celle du théâtre public français, fait pour d'autres que les membres des classes bourgeoises parisiennes et provinciales à qui il était traditionnellement destiné.

On fait du théâtre pour les gens qui ne peuvent pas se le payer ou qui n'ont pas la culture pour y accéder. L'intervention financière de l'État permet qu'on joue pour des sommes ridiculement basses. Pouvoir faire du théâtre devant des gens qui ne peuvent pas se l'offrir est une tradition que je revendique fermement, fortement, politiquement. Pour des raisons sociologiques, c'est à nous de nous déplacer pour savoir où et comment c'est possible. On cherche tout le temps. On ruse pour accéder à des gens auxquels on ne peut pas accéder normalement. Heureusement, un réseau de travailleurs sociaux nous y aide. On n'est pas dans le médiatique. Lorsqu'un grand journal national dit que tel spectacle est extraordinaire, le public y va. Nous, nous allons chercher le public autrement. ★

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MICHAËL MÉLINARD
mmelinard@humadimanche.fr

(1) Allusion aux photos, pièces majeures d'un scandale mondial, prises dans la prison d'Abou Ghraib (Irak) dirigée par l'armée états-unienne, où la jeune militaire Lyndie England pose avec des prisonniers subissant des sévices ou des humiliations sexuelles, en 2003-2004.

■ POUR EN SAVOIR PLUS

« LA PETITE SOLDATE AMÉRICAINE », ÉCRIT ET MIS EN SCÈNE PAR JEAN-MICHEL RABEUX, AVEC ERAM SOBHANI ET CORINNE CICOLARI. REPRÉSENTATIONS JUSQU'AU 28 MAI 2015 (À PARTIR DE 13 ANS).

Ce « Conte sans fée mais avec moralité », Jean-Michel Rabeux le présente ainsi : « C'est l'histoire d'une petite soldate américaine qui chante très bien (...). Mais un jour, hop, elle perd sa voix. Elle part à la guerre et, un jour, en faisant les horreurs de la guerre, hop, elle retrouve sa voix. Elle est contente, alors elle chante sans s'arrêter. Mais à trop vouloir chanter, elle est punie par ses victimes (...) par ses chefs qui la condamnent à mort, non pas parce qu'elle a fait les horreurs que la guerre lui demandait, mais parce qu'elle les a photographiées et que le monde entier les a vues de trop près. Alors elle chante. Hop. (...) Quelqu'un de très proche raconte une histoire plutôt pas très rigolote, et bizarrement on rigole, une histoire plutôt dure, mais avec une telle douceur qu'on (est) saisi de tremblements. Du théâtre, vous dis-je. »

Du 2 au 7 décembre 2014, à **La Maison des Métallos, Paris** – 01 47 00 25 20 –

www.maisondesmetallos.org
Le 13 janvier 2015 au **Familistère, Guise** (Aisne) – 03 23 61 89 33 –

www.familistere.com
Du 3 au 14 mars, **salle Jacques-Brel à Pantin** (Seine-Saint-Denis) – 01 49 15 41 70

Du 8 au 10 avril au **Nest Théâtre, Thionville** (Moselle), version « hors les murs » – 03 82 82 14 92 – www.nest-theatre.fr

Du 11 au 28 mai à **L'Apostrophe, Cergy-Pontoise** (Val-d'Oise), versions « hors les murs » et salle – 01 34 20 14 14 – www.lapostrophe.net

Voir également le site de « La Compagnie » de J.-M. Rabeux : www.rabeux.fr